

Ce fut en 1766 que Guillaume Tell parut pour la première fois sur la scène française, et c'est un poète auquel on n'a jamais épargné les épigrammes, et dont les ouvrages sont aujourd'hui presque entièrement oubliés, qui eut l'heureuse idée de présenter sous une forme dramatique la noble conjuration du Rutli [Rütli]. Ce drame faiblement conçu, faiblement exécuté, reçut du public un accueil assez froid que La Harpe attribue à la prévention qu'on avait alors contre les pièces républicaines. Lekain jouait pourtant Guillaume, et le rôle de Cléofé, le plus mauvais de l'ouvrage, était, confié à M<sup>lle</sup> Dumesnil, laquelle, il est vrai, s'il faut en croire le baron de Grimm, le remplit de la manière la plus ridicule. Au dénouement, lorsque Melcthal [Melchtal] propose à l'assemblée de faire le serment de vaincre ou de mourir, Tell du haut de son rocher lui répond: *C'est un vœu trop commun*. Les spectateurs crurent entendre: *C'est un peu trop commun*, et ce singulier hémistiche excita parmi les mauvais plaisans [plaisants] du parterre, une gaieté bruyante, que l'auteur n'avait certainement pas voulu provoquer, mais que, selon toute apparence, il n'entendit pas: on sait que l'amour-propre de ce pauvre Lemierre lui faisait voir, aux représentations de ses tragédies, la salle pleine quand elle était vide, et le rendait sourd au bruit des sifflets.

Quand Voltaire reçut à Ferney la pièce imprimée, *C'est fort bien*, s'écria-t-il, après l'avoir lue, *elle est écrite dans la langue du pays*. On y trouve bien, en effet, quelques vers un peu durs, mais il y en a de très-heureux dans le rôle de Tell, et qui sont restés dans la mémoire de tout le monde. En 1790, le même ouvrage obtint un succès prodigieux. Par le conseil de Larive, Lemierre avait alors mis en action l'aventure de la pomme qui, dans sa première version n'était qu'en récit, et cette scène fit la fortune de *Guillaume Tell*.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que La Harpe, dont le goût était si timide, approuve cette innovation. Il fait mieux, il soutient, contre l'opinion de Voltaire, que cette aventure, célèbre dans la Suisse, et consignée dans toutes les histoires d'Allemagne, n'est point apocryphe. « J'avoue, dit-il, qu'un chapeau mis dans une place au bout d'une pique, avec ordre de le saluer sous peine de la vie, et l'idée cruelle de forcer un père à signaler son adresse par le danger de son fils, sont un excès d'insolence et d'atrocité qui doit paraître extrêmement bizarre, et à peine croyable depuis que les gouvernemens tempérés ont prévalu dans l'Europe policée. Mais Voltaire pouvait-il oublier que la tyrannie féodale avait plus d'une fois signalé de semblables caprices dans ces temps d'ignorance et de barbarie où le mépris dans l'humanité semblait un des caractères de la puissance? Et l'aventure de Guillaume Tell n'est-elle pas du quatorzième siècle? On en racontait, il est vrai, une pareille arrivée sous les rois goths; mais il me paraît moins vraisemblable qu'on invente des faits de cette nature, qu'il ne l'est que ces faits aient eu lieu. Ils ressemblent encore plus à des fantaisies de tyrans, qu'à des contes populaires ou à des mensonges historiques. »

On voit encore près d'Altorf [Altdorf], dans le canton d'Ulri [Uri], dit M<sup>me</sup> de Staël dans son ouvrage sur *l'Allemagne*, une statue de pierre d'un travail grossier représentant Guillaume Tell au moment où il vient de

tirer la pomme. D'une main il tient son fils, de l'autre il presse son arc sur son cœur pour le remercier de l'avoir si bien servi.

Nous avons revu l'année dernière, à Feydeau, le *Guillaume Tell* de Sedaine, mais non pas tel qu'il était en 1792. M. Pelissier en avait fait disparaître les trop fortes niaiseries.

Lemierre, comme nous l'avons dit, est le premier qui ait pensé à peindre Guillaume Tell, mais Schiller est le premier qui l'ait bien peint. M. Schlegel, dont nous sommes loin de partager toutes les opinions, regarde, et cette fois nous sommes de son avis, le drame de *Guillaume Tell* comme le plus parfait ouvrage de son illustre compatriote; l'imagination du poète l'a si bien servi, qu'il a dépeint les beautés agrestes des paysages de la Suisse, avec autant de vérité que s'il les avait connues. Il peut, il est vrai, avoir trouvé un puissant secours dans l'ouvrage du fameux historien Müller; mais, quoi qu'il en soit, le drame où l'action se passe en plein air, sur la rive du lac des cantons alliés, avec les Alpes pour perspective, et en face de la chapelle de Guillaume Tell, ce drame où respirent la cordialité du vieux temps, l'héroïsme rustique et la piété sincère, est fait pour toucher le cœur et pour élever le courage. Il aurait mérite que les Suisses l'eussent fait servir à l'ornement de la fête nationale par laquelle ils ont célébré, après vingt-huit années d'indépendance, la glorieuse conquête de leur liberté.

Cette grande figure de Tell se détache admirablement du vaste tableau dans lequel Schiller l'a placée; c'est un coup de maître que d'avoir rendu Guillaume étranger à la conspiration que l'insolence de Gesler fait naître. Stauffacher, Walther [Walter] Furst et Arnold de Melchtal [Melchtal] préparent la révolte. Tell en est le héros, mais non pas l'auteur. « Il ne pense point à la politique (dit M<sup>me</sup> de Staël dans la belle analyse qu'elle a faite de *Guillaume Tell*), il ne songe à la tyrannie que quand elle trouble sa vie paisible. Il la repousse de son bras quand il éprouve son atteinte; il la juge, il la condamne à son propre tribunal; mais il ne conspire pas. »

On trouve aussi de fort belles choses dans le *Guillaume Tell* de M. Knowles que nous avons vu si bien jouer à Macready. Les conseils que le malheureux père donne à son fils au moment où l'on va placer la pomme sur sa tête sont très touchants. La manière dont Gesler découvre la seconde flèche que Tell lui destinait s'il eût tué son fils est très heureuse. Tell, après l'effort surnaturel qu'il vient de faire, s'évanouit. Jemmy vole au secours de son père, écarte l'espèce de manteau dont il est enveloppé, et fait ainsi, sans le vouloir, tomber la flèche que le tyran saisit.

On sait qu'un poète enlevé bien jeune ses amis et aux lettres, Pichat a fait recevoir au théâtre Français une tragédie dont *Guillaume Tell* est le héros, et dans laquelle il a fort heureusement imité Schiller. Quand cette tragédie sera-t-elle représentée? Quand la veuve de l'auteur de *Léonidas* pourra-t-elle déposer sur la tombe de l'époux qu'elle pleure la couronne de laurier que rêvait à son lit de mort et qu'obtiendra, sans doute, le nouveau chantre de *Guillaume Tell*?

Nous avons dit les obstacles qui s'opposaient à ce que MM. Jouy et Bis fissent de bien nombreux emprunts à Schiller. La violence et la mauvaise foi des critiques n'empêcheront point que leur opéra, malgré ses défauts que nous n'avons pas dissimulés, ne vaille tous ceux qui depuis quelques années ont obtenu le plus de succès à l'Académie royale de Musique.

Cette couleur locale que nous admirons dans le drame de Schiller, nous la retrouvons dans la musique de Rossini. Plus on l'écoute plus on y découvre de beautés. Quel génie musical que celui qui, après avoir déjà tant produit, trouve encore tant d'idées neuves et dramatiques!

Quoiqu'une assez forte chaleur ait enfin succédé aux longues pluies dont les cultivateurs commençaient à se plaindre, les trois premières représentations de *Guillaume Tell* ont fait, comme on dit dans les théâtres, chambrée complète. L'exécution, vendredi dernier, à véritablement été parfaite. Chanteurs, danseurs, symphonistes, ont rivalisé de zèle et de talent. Le pas d'Albert et de M<sup>lle</sup> Noblet a disparu, et malgré le mérite de l'un et de l'autre, on ne doit point le regretter. Ce pas, du genre sérieux, était mal placé dans une fête de noce.

La *Tyrolienne* suffirait pour faire la fortune d'un ouvrage qui ne réunirait pas, comme celui-ci, tant d'autres élémens de succès. Il n'y a point d'expression qui puisse donner une idée de la souplesse et de la grâce de M<sup>lle</sup> Taglioni. Un frémissement de plaisir, dans toute l'assemblée, précède les applaudissemens que provoque cette étonnante danseuse pour le moins aussi *désossée* que l'était cette charmante Gosselin qui ne voltigea, malheureusement, que quelques jours sur la scène de l'Opéra.

**COURRIER FRANÇAIS, 10 août 1829, p. 4.**

Journal Title:	COURRIER FRANCAIS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	10 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°222
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	4
Issue:	Lundi 10 août 1829
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	Guillaume Tell. – Lemierre. – La Harpe. – Schiller. – Madame de Staël. – M. Schlegel.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None